



partageons les connaissances au profit des communautés rurales
sharing knowledge, improving rural livelihoods

PROGRAMME DE RADIO RURALE

No 02/1

OPPORTUNITES POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE



Le CTA est financé par
l'Union Européenne

Le Centre technique de coopération agricole et rurale (CTA) a été créé en 1983 dans le cadre de la Convention de Lomé entre les États du Groupe ACP (Afrique, Caraïbes, Pacifique) et les pays membres de l'Union européenne. Depuis 2000, le CTA exerce ses activités dans le cadre de l'Accord de Cotonou ACP-CE.

Le CTA a pour mission de développer et de fournir des services qui améliorent l'accès des pays ACP à l'information pour le développement agricole et rural, et de renforcer les capacités de ces pays à produire, acquérir, échanger et exploiter l'information dans ce domaine.

La Radio rurale

La radio demeure, malgré l'essor des nouvelles technologies de l'information, l'un des outils de communication parmi les plus importants dans les communautés rurales ACP.

Le CTA a commencé à soutenir la radio rurale en 1991. Depuis, chaque année, une série de packs de radio rurale (PRR) est produite. Chaque pack concerne un sujet spécifique, du stockage des récoltes aux petits ruminants en passant par le manioc et la fertilité des sols. Le choix des sujets dépend des suggestions de nos partenaires ACP. 51 packs sont disponibles. Chaque pack comprend du matériel radio sur le sujet concerné, des interviews sur cassette ou CD, une transcription des interviews et un dossier d'introduction pour le présentateur, des documents complémentaires et un questionnaire pour les utilisateurs afin de recueillir leurs commentaires.

**Vous pouvez trouver la plupart des packs sur le site web des PRR,
<http://ruralradio.cta.int/>.**

CTA
Postbus 380
6700 AJ Wageningen
Pays-Bas

Site Web : www.cta.int



partageons les connaissances au profit des communautés rurales
sharing knowledge, improving rural livelihoods

PROGRAMME DE RADIO RURALE

No 02/1

OPPORTUNITES POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

CTA Centre technique de coopération agricole et rurale
Postbus 380, 6700 A J Wageningen, Pays Bas
Tél (31) (0) 317 467100 Fax (31) (0) 417 467067
<http://www.cta.int>

produit pour le CTA par WRENmedia
Fressingfield, Eye, Suffolk, IP21 5SA, UK.
Tél (44) (0) 1379 586787 Fax (44) (0) 1379 586755
<http://www.wrenmedia.co.uk>

CTA

Programme de radio rurale

2002/1

OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

FICHE TECHNIQUE

Fuite vers les villes ou retour à la terre?

L'Afrique ne fait pas exception au phénomène généralisé de part le monde à savoir une urbanisation accélérée. Certes encore 70 ou 80% des africains vivent encore dans des régions rurales mais de plus en plus de jeunes les quittent dans l'espoir d'un avenir et d'un emploi meilleur dans les villes. Ce qu'ils trouvent dans un tel environnement est souvent loin de ce qu'ils avaient rêvé et beaucoup survivent ou vivent dans l'économie informelle des «petits boulots». Parallèlement pourtant, depuis la fin des années 80, dans beaucoup de pays africains on a assisté à une crise de l'emploi qui atteint les jeunes diplômés: Touchés par la libéralisation, le nombre de «déflatés» augmentent et les jeunes diplômés arrivant sur le marché de l'emploi ne peuvent plus compter automatiquement sur une place dans l'administration publique. On voit donc de plus en plus de ces diplômés sans emploi, armés souvent de leur seule éducation, se tourner vers l'agriculture et revenir sur la terre de leurs ancêtres, au village. Avec seulement 10 pour cent des terres cultivables labourées en Afrique, l'agriculture demeure en effet et contrairement à ce que beaucoup pensent, un créneau très porteur d'opportunités pour les jeunes. Mais ces jeunes, éduqués de façon moderne et citadine, sont souvent isolés et déracinés et ne savent plus grand chose de ce que leurs pères savaient de façon presque instinctive concernant le travail de la terre. Dans ce contexte et pour les aider, les gouvernements de plusieurs pays africains ont créé récemment des programmes de ré-insertion dans l'agriculture comprenant plusieurs volets complémentaires: crédit, formation et suivi des jeunes entrepreneurs. C'est le cas par exemple du PISEA (ou Programme d'Insertion des Sans Emploi dans l'Agriculture) au Bénin.

Produits traditionnels ou «nouvelles» cultures?

Les cultures traditionnelles, vivrières ou de rente, connaissent de graves difficultés, qu'il s'agisse de baisse de rendement à cause de l'épuisement des sols ou de phénomènes climatiques comme la sécheresse pour ce qui concerne les cultures vivrières comme le mil ou le riz, ou alors qu'il s'agisse de la baisse des cours mondiaux pour ce qui concerne le café ou le cacao. De plus en plus de jeunes agriculteurs se tournent donc vers de «nouveaux» produits comme par exemple le fruit de la passion. C'est le cas de ce jeune ivoirien, Séka Séka Georges, qui explique pourquoi il a choisi «la passion qui se porte bien» dit-il! Il l'a même surnommé, avec ses amis de sa coopérative, «l'argent en vitesse». Pourtant les difficultés ne manquent pas et il insiste sur la nécessité de convaincre les autres jeunes qu'il faut rester ensemble et ne pas vendre en rang dispersé quand la demande est forte. Ce jeune a compris l'importance de la loyauté face à ses clients qui lui assureront ses ressources.

Quand on dit banane on ne peut pas parler de «nouvelle» culture mais au Mali, un nouvel engouement des consommateurs et des circuits de commercialisation très améliorés grâce à un «noyautage» de ces circuits par des jeunes femmes de Bamako, a permis à de jeunes producteurs du Centre du pays de s'investir davantage dans cette culture de la banane et d'y trouver leur compte. Mais là aussi les difficultés ne manquent pas: la nécessité d'un apport initial pour acheter une moto-pompe et une très grande ignorance vis à vis des structures d'appui qui pourtant existent et sans qui, le plus souvent les producteurs manquent de professionnalisation.

Seuls ou en groupe?

Avec ou sans appui beaucoup de jeunes font preuve d'esprit d'entreprise et se lancent seuls à l'assaut de nouveaux marchés: Ainsi au Burkina Faso, Théophile Sawadogo est un paysan heureux: à 27 ans il vit mieux qu'un cadre de l'administration publique. Son secret? Il a décidé de bâtir son propre business de production maraîchère en dehors des traditionnelles coopératives. Pour y parvenir le jeune agriculteur a d'abord été formé par une structure professionnelle étatique, le Centre de Promotion Rurale de Kongoussi. A l'issue de la formation il obtient du matériel pour s'installer. Depuis, le succès du jeune Théophile tient en deux points: D'abord faire son deuil des coopératives qui selon lui, sont dépassées et ensuite faire des études de marché approfondies car ce qui compte ce n'est pas tant de produire mais de vendre.

Mais tous les jeunes ne veulent pas se lancer seuls: Certains au contraire sont persuadés que l'union fait la force et c'est dans un projet engageant un grand nombre qu'ils réussissent: C'est le cas des pionniers du projet «Route du Noum» au Cameroun commencé il y a une vingtaine d'années et qui comprend maintenant 550 familles, un projet dont la réussite se mesure au fait que cette région autrefois surnommée désert, car vide de cultures et de gens, est maintenant considérée comme le grenier de l'Ouest du pays.

Utilisation de ces programmes comme base de débats en studio

Les thèmes abordés dans ces programmes peuvent servir de base pour l'organisation de débats sur le sujet des opportunités qui s'ouvrent (ou pas) pour les jeunes dans l'agriculture dans votre pays. Voici quelques suggestions de thèmes supplémentaires ou de questions à poser à vos invités:

- Il y a t il un exode rural ou au contraire un retour a la terre dans votre pays? Dans quelle mesure est ce un problème d'un coté ou d'un autre?
- Qu'est ce que le gouvernement fait pour appuyer les jeunes dans l'agriculture? quelles structures existent? Quel est leur rôle et ce rôle est il bien connu?
- Quelles nouvelles cultures peuvent elles être encouragées dans votre pays? Quels en sont ou seront les débouchés?
- Est ce que l'agriculture devrait être enseignée á l'école? Et si oui de quelle façon, dans le curriculum normale ou dans des écoles spécialisées?
- Quels sont les principaux obstacles que les jeunes rencontrent quand ils commencent dans l'agriculture: Accès au crédit, accès à la terre, accessibilité des intrants etc....?
- Comment arriver a un équilibre entre libéralisation de l'économie et contrôle légitime de l'état dans l'agriculture?

CTA

Programme de radio rurale

2002/1

OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

- | | | |
|---|--|-------|
| 1 | Un programme d'insertion dans l'agriculture béninoise pour les jeunes diplômés sans emploi | 7'30" |
| 2 | Le fruit de la passion ou "l'argent ivoirien en vitesse" | 7'00" |
| 3 | L'engouement des consommateurs maliens arrangent les producteurs de banane | 8'22" |
| 4 | De jeunes pionniers à la conquête des campagnes camerounaises vidées de leurs habitants | 6'42" |
| 5 | Un jeune agriculteur burkinabé s'en sort tout seul sans l'aide d'aucune coopérative | 4'21" |

OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

UN PROGRAMME D'INSERTION DANS L'AGRICULTURE BÉNINOISE POUR LES JEUNES DIPLOMÉS SANS EMPLOI

Chapeau

Depuis la fin des années 80, de nombreux jeunes diplômés n'arrivent plus à trouver d'emploi. Alors beaucoup d'entre eux n'ont d'autre choix que de retourner au village et se lancer dans l'agriculture. L'agriculture demeure en effet en Afrique un créneau très porteur mais ces jeunes, éduqués de façon moderne et citadine ne savent plus grand chose très souvent du travail de la terre et ne disposent d'aucune mise de fonds. Alors pour les aider, le gouvernement béninois a créé il y a 4 ans, le PISEA, le Programme d'Insertion des jeunes Sans Emploi dans l'Agriculture. Son coordinateur national Seydou Bio Bagri répond aux questions de Grégoire Yacouto.

Durée de la bande: 7'30"

- Bagri* Le PISEA c'est un crédit. Il faut dire que l'assistanat, les subventions ont fait leurs preuves mais ont eu des limites. Donc on introduit un dossier dont la faisabilité, l'étude de faisabilité est assurée par la structure d'encadrement et si le dossier est bancable, il reçoit le financement. Il y a d'abord la sélection, il y a l'agrément qui vient et ensuite la validation au cours de laquelle le promoteur lui même vient exposer et présenter son dossier pour nous assurer qu'il a la paternité de son dossier.
- Yacouto* Jusqu'à quelle somme le PISEA peut prêter de l'argent?
- Bagri* Alors nous ne fixons pas le minimum. Le minimum pour nous c'est le coût de production de l'activité qui varie d'une activité à l'autre mais nous donnons jusqu'à un maximum de 5 millions
- Yacouto* Oui mais les conditions de remboursement?
- Bagri* D'abord c'est un crédit dont les mesures sont beaucoup plus à la mesure de cette cible là qui est vulnérable. Il faut dire que le taux d'intérêt est étudié en conséquence. Le taux d'intérêt appliqué pour ce crédit est de 5%..
- Yacouto* L'an?
- Bagri* 5% l'an. Il faut dire qu'on n'a pas la chance d'en trouver dans toutes les autres structures qui sont là et qui sont vraiment nombreuses quand même. Alors nous avons un différé d'un an, histoire de permettre aux promoteurs qui....effectivement c'est une conversion d'activité, ce n'est pas facile, alors il faut l'accompagner, il faut lui permettre de capitaliser des expériences et des ressources pour relancer au cours de la deuxième année. Donc ce différé lui permet de souffler et de pouvoir maintenir le refinancement la deuxième année. Comme mesure d'accompagnement, il y a surtout la formation qui est obligatoire parce que nous nous disons que l'argent tout seul n'a pas réglé les problèmes du financement de l'agriculture mais il faut accompagner ça par un programme conséquent de formation. Et il y a trois types de formation à savoir la formation d'abord en gestion des entreprises agricoles parce que il faudrait désormais, à travers cette couche, à travers cette catégorie qui a effectivement un niveau intellectuel appréciable, déjà introduire et développer la notion

d'entreprise agricole au champ. Donc qui dit entreprise agricole dit gestion. Deuxièmement il y a la collecte des statistiques des informations qui permettent de s'assurer de la vitalité, de la rentabilité d'une entreprise, pourquoi et de son évolution. Donc il faut leur apprendre à collecter des statistiques et troisièmement ce qui est important, la formation spécifique à la carte: Dès que quelqu'un était instituteur, maintenant reconverti en agriculture, il veut faire l'élevage des porcs, cela ne va pas de soi, il faudrait qu'on le forme en élevage des porcs. Celui qui veut faire la production du maïs, il faudrait qu'il ait une formation dans l'itinéraire technique pour pouvoir apprécier ça.

Yacouto Oui cette formation, c'est aux frais de qui?

Bagri Effectivement la formation est une autre forme de subvention comme mesure d'accompagnement dans ce programme: 50% du coût de formation est seulement assuré par le bénéficiaire dont le montant est inclus dans son coût de projet.

Yacouto Alors comment vous faites le suivi des récipiendaires puisque une fois la formation acquise, une fois les fonds débloqués..et le reste?

Bagri Merci! Le suivi coûte cher à n'importe quel programme mais pour nous le suivi est capital et se situe à plusieurs niveaux: D'abord le premier niveau de suivi c'est au niveau du bénéficiaire lui même. A travers les différents documents que nous mettons à sa disposition pour qu'il suive l'évolution d'abord, pour qu'il voit si les projections sont respectées, s'il soit que ce qu'il a prévu il a pu réaliser, si les buts sont atteints, ce premier suivi est important...le respect du calendrier agricole, le respect des idées techniques, l'atteinte des objectifs annuels, le respect du planning d'activités annuelles, tout ça, le premier suivi incombe d'abord à cet entrepreneur là. Deuxième niveau de suivi, ça se fait par rapport aux spécialistes que nous avons eu avec nous, avec qui nous avons un contrat, que nous appelons les Chargés de Suivi. Après ce niveau de suivi nous avons le suivi du Chargé de Programme: le Chargé de Programme qui est le responsable départemental du Programme va au terrain pour essayer de voir comment le programme s'exécute, à travers d'abord de la performance des Chargés de Suivi et aussi du bénéficiaire, du promoteur qu'il met dans son projet, pour essayer de voir si les contrats sont respectés, si l'itinéraire technique est respecté et effectivement quels seront les effets au niveau du milieu, au niveau même du bénéficiaire. Et enfin il y a le suivi au niveau national, la coordination que nous sommes. Alors toute cette batterie de suivis permet effectivement de rassurer le bénéficiaire et effectivement lui permet de dire en fait si toute cette batterie de personnes, qui ne font pas un suivi de gendarme mais plutôt un appui-conseil, ça le met à l'aise et il pourra...Voilà autant de mesures préconisées pour les accompagner dans l'entreprise agricole qui est effectivement une aventure mais qui mérite d'être tentée.

Yacouto Quel pourcentage représente la réussite des jeunes accompagnés par le PISEA aujourd'hui?

Bagri 22% des entreprises financées fonctionnent relativement bien, vraiment avec satisfaction. Nous avons près de 28 % qui fonctionnent, ça veut dire les promoteurs sont là, leur engagement est là mais quelques problèmes soit de maîtrise technique ou de problèmes de gestion, font que difficilement ils s'en sortent mais ils y croient et ils sont là. Il y a près de 30% qui aujourd'hui ont des difficultés réelles et à qui nous avons préconisé des plans de relance. Et malheureusement comme dans toute entreprise, il y a ceux qui n'avaient pas

compris l'objectif du PISEA, qui ont pensé que c'est une opportunité venir au PISEA prendre quelques milliers de francs et disparaître dans la nature: Ceux là aujourd'hui atteignent près de 27 % sur le plan national.

Studio Plus de 75 pour cent donc des jeunes aidés par le PISEA continuent à travailler et à vivre de l'agriculture malgré certaines difficultés, un résultat non négligeable dans le contexte actuel. Parmi les bénéficiaires du crédit PISEA, Lucien Alladjo que Grégoire Yacouto est allé rencontrer chez lui.

Yacouto Nous sommes dans une banlieue de Cotonou et nous trouvons en face de nous un des bénéficiaires du crédit PISEA. Alors il s'est senti volontaire donc lui même pour devenir entrepreneur agricole....Vous avez donc choisi donc de produire des oeufs n'est ce pas...Alors vous produisez combien d'œufs par jour?

Alladjo Oui je produis environ douze plateaux d'œufs par jour, environ en valeur 18 mille francs par jour.

Yacouto Alors combien vous avez reçu du PISEA?

Alladjo J'ai reçu un peu plus de deux millions. Donc je ne regrette pas d'avoir fait le crédit parce que aujourd'hui je peux dire que l'entreprise prospère bien. Donc si on fait le bilan global, on peut survivre bien dedans et on finira d'éponger le crédit, là vraiment nous devenons directement des entrepreneurs responsables...

Yacouto ...Mais est ce que vous regrettez d'avoir abandonné votre premier emploi au profit de celui ci?

Alladjo Non, je ne le regrette pas parce que bon, quand on était employé, on n'était pas à l'aise et puis on voit, l'effort qu'on fournissait et on voit que on était toujours dépendant, surtout que moi j'étais dans le secteur privé et je n'avais pas d'autres atouts mais avec le crédit PISEA on se sent responsable maintenant et je vois que le jour que je finirai d'éponger le crédit, je serai directement propriétaire de mon entreprise.

OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

LE FRUIT DE LA PASSION OU "L'ARGENT EN VITESSE"

Chapeau

En 1998, une dizaine de jeunes paysans ivoiriens du département d'Azopé, à quelques 70 kilomètres d'Abidjan décidaient de se regrouper en coopérative pour se lancer dans l'élevage de volailles. Mais l'argent étant très vite venu à manquer, ces mêmes jeunes décidaient alors de se lancer dans une nouvelle culture, le fruit de la passion. Quatre ans plus tard la COJET, Coopérative des Jeunes Exploitants du Tiriasso est florissante et produit 220 tonnes de fruit de la passion par an et n'arrive pas à répondre à la demande. Séka Séka Georges est le président de la COJET et la force motrice de cette coopérative. Boni Kabié est allé le rencontrer dans son village de Yakasémé.

Durée de la bande: 7'00"

Séka Nous sommes tous des producteurs de café-cacao mais c'est un village dans lequel les jeunes ont tendance à vouloir se donner à ce qui peut vraiment leur permettre de s'épanouir davantage, hein, une prise en charge vraiment très nette qui les désengage de leurs parents. Donc ici nous avons même donné une autre appellation, on appelle cela l'argent en vitesse. Donc vous aurez en cinq ou six mois, vous rentrez en production, vous avez de l'argent.

Kabié Aujourd'hui comment se porte votre situation en cultivant ce fruit là?

Séka Bon la passion se porte très bien. Même celui qui envisage de faire cette culture, je peux vraiment lui donner l'assurance de mieux se donner parce que le marché est vraiment très large et nous n'arrivons pas à couvrir la totalité de ce marché. Il y a une forte demande en ce sens que...bon, la COJET a fait seulement 220 tonnes et la demande ça fait 50 mille tonnes par an, vous voyez ce qu'il y a avec l'usinier. En dehors de l'usinier vous pouvez vendre à un super marché dont le prix de revient va de 150 à 250 francs. Le prix bord-champs avec l'usinier actuellement ça fait 70 francs le kilo, donc c'est quelque chose qui est vraiment très rentable. Donc la passion c'est vraiment de l'argent en vitesse. Il est mieux que la culture pérenne. Bon ne peut pas négliger ces cultures puisque c'est héréditaire. Néanmoins je préfère que les jeunes de maintenant s'adonne à cette culture. La vous pouvez même faire l'épargne et puis cette épargne vous permettra de pouvoir avoir du crédit sans plus tarder par rapport à la culture pérenne que vous allez récolter annuellement, vous ne pouvez pas d'abord subvenir à vos besoins, un et de deux, la scolarisation de vos enfants, les frais de santé et autres, vous voyez, donc il est préférable que en dehors de la culture de café-cacao, il est mieux que nous orientons dans ces nouvelles voies qui s'offrent à nous surtout nous qui sommes de Yakasémé et du département d'Azopé.

Kabié Alors vous disiez tantôt que si les gens acceptent de coopérer, d'entrer dans la coopérative, vous auriez plus de tonnage parce que au jour d'aujourd'hui vous n'arrivez pas à satisfaire l'usine en question qui reçoit les fruits à transformer, n'est ce pas?

Séka Nous sommes actuellement 350 coopérateurs répartis dans 14 villages. En moyenne si quelqu'un, un coopérateur a pu faire un hectare de passion cela avoisine par an 25 à 30 tonnes mais l'image que les jeunes de maintenant n'ont pas encore compris c'est pourquoi vous vous regroupez, c'est ça qui est

important. Si ils savent réellement pourquoi nous sommes ensemble, en totalisant, en mettant tout cet ensemble de produits, actuellement nous pouvons dépasser 1000 à 2 000 tonnes mais c'est parce que les gens ont tendance à servir leurs propres besoins et à ne pas chercher à comprendre la nécessité d'être ensemble, de vraiment d'être associés pour mieux vendre et mieux se défendre. Donc moi je dis si il y a une formation par exemple qui nous permet de déceler l'importance d'être en association et puis ne pas vouloir vendre désormais en rangs dispersés, vraiment ça sera vraiment la bienvenue et tous ces jeunes du département d'Azope en général pourront mieux se prendre en charge, pourront mieux comprendre et vendre....même en café-cacao, c'est le même problème qui se pose: les coopérateurs, ils sont là, ils sont engagés mais il reste la volonté de réunir la totalité de leur production. D'abord avant de penser à transformer ou bien de penser à exporter, il faut satisfaire le besoin qui est là. Tant que vous ne serez pas conscient que vous devez avoir un tel objectif, vous ne pourrez pas avancer en rangs dispersés. Les gens ne vous feront pas confiance pour pouvoir vraiment investir.

Kabié Il y a combien de campagnes en ce qui concerne le fruit de la passion? Vous avez combien de campagnes dans l'année?

Séka Nous avons deux campagnes dans l'année, c'est à dire précisément neuf mois. Il y a une longue campagne qui va de juin à novembre et à peu près deux semaines du mois de décembre et il y a une autre qui va de janvier jusqu'en mars. Il y a deux pauses, s'il ne pleut pas en octobre, tu va avoir une pause en décembre et puis il y a le mois d'avril, mai, c'est les deux mois qu'il y a comme rupture. Bon si vous avez une moto-pompe, que vous arrosez régulièrement, je sais que il n'y aura pas de rupture mais nous n'avons pas encore essayé. Avec l'arrivée de notre moto pompe, nous allons voir ce qu'on peut donner comme résultat en 2002.

Kabié Est ce que vous pouvez m'expliquer du début jusqu'à la production comment est ce que cela se passe.

Séka Bon quand nous on avait eu la première semence, à ce moment là on avait fait la pépinière directement en sachets. Actuellement nous sommes en train de nous déployer pour faire seulement des boutures. Nous utilisons les tiges qui ont produit plus et nous recueillons ces boutures, ces tiges là, pour pouvoir les mettre en sachets et les arroser régulièrement pour reprendre l'année prochaine. Donc la culture se fait soit par pépins, en sachets, en grains, ou bien par bouture ou bien par macotage. Cela dépendra des forces que nous avons, au fur et à mesure que nous avançons, nous même nous faisons des recherches. Ensuite pour l'installation de l'apatam, au début c'était uniquement avec des bambous de Chine mais à présent l'aide que va apporter l'industriel, un crédit à hauteur de 2 millions pour l'achat des fils galvanisés, nous permettra de faire l'apatam avec des fils...avec des supports en fils galvanisés, qui ne rouillent pas et qui ne tombent pas surtout et c'est moins fatigant et on y gagne en temps aussi.

Kabié Alors après la semence, combien de temps après vous obtenez des fruits et à quel moment il faut les cueillir ces fruits?

Séka Après la plantation, c'est à dire de la date de la pépinière jusqu'à la récolte, vous avez six mois et au huitième mois, vous commencez à récolter, c'est à dire que les fruits apparaissent à partir du cinquième, sixième mois et puis, huitième mois vous commencez à récolter donc celui qui fait de la pépinière, comme nous avons un calendrier cultural, vous avez mis la pépinière en place en

février, vous plantez en mars, vous devez faire l'apatam en juin et vous comptez six mois à partir de septembre pour voir les premiers fruits apparaître.

OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

LE NOUVEL ENGOUEMENT DES CONSOMMATEURS MALIENS ARRANGENT LES PRODUCTEURS DE BANANE.

Chapeau

La banane, une culture traditionnellement des pays humides bénéficie en ce moment dans certains pays du Sahel comme le Mali d'un renouveau d'intérêt de la part des consommateurs à cause de grande disponibilité de ce produit et de son prix relativement assez compétitif. Il s'agit donc pour les jeunes d'un créneau très porteur malgré un investissement de base assez important. Filifing Diakité a enquêté auprès d'acteurs de la filière banane dans la région de Baguineda près du fleuve Niger et auprès d'institutions d'appui à Bamako.

Durée de la bande: 8'22"

Coulibaly Si on remonte au niveau des villages, c'est une culture individuelle hein... Si le riz et le mil ce sont des cultures familiales mais la banane est individuelle...donc c'est pour vous dire que actuellement ou nous sommes plus de 90 pour cent de la banane est produit par des jeunes.

Studio Mohammed Lamine Coulibaly est ingénieur agronome spécialiste de la professionnalisation des filières agricoles. Il a donc bien étudié la filière de la banane et la présence des jeunes dans cette filière:

Coulibaly La banane est une source de revenus monétaires permanente non seulement pour les producteurs qui sont au niveau des villages, les grossistes et les détaillantes parce que n'oubliez pas quand même que si on fait allusion par exemple aux jeunes femmes, aux jeunes filles, hein...l'essentiel des détaillantes, ce sont des jeunes filles. Actuellement ou nous sommes ces jeunes filles qui se sont spécialisées dans la commercialisation de la banane sont en mesure d'économiser par jour 500 à 2000 francs par jour. C'est un créneau porteur parce que il faut dire quand même que dans toutes les zones de production où il y a la banane, l'exode rural est presque éliminé parce que ça a même empêché, si tu prends la zone de Abaladou qui est une zone aurifère là, donc maintenant grâce à la banane, les gens ne font pas d'orpaillage parce que ils ont maintenant un revenu permanent.

Studio Un créneau intéressant pour les jeunes donc que la production de la banane. Il ne s'agit certes pas d'une culture nouvelle en tant que telle mais la banane a certainement pris de l'essor au Mali récemment vu l'engouement des consommateurs, un fait qui n'a pas échappé à Nouhoum Berté, jeune agriculteur de la région de Baguineda le long du fleuve Niger qui a commencé sa plantation en 1998. Il nous dit pourquoi il a décidé de se lancer dans la filière banane après avoir quitté l'école

Berté Au moment où j'ai quitté les bancs, j'ai fait la 9ème mais comme je n'avais pas d'autres moyens à m'en sortir, bon, j'ai été travailler à Bamako, j'ai travaillé à l'usine Segma mais après je me suis dit, bon moi je ne peux pas rester en ville comme ça sans venir dans mon village paternel donc je me suis retrouvé au village ici à apprendre à cultiver peu à peu mais bon jusqu'à présent je ne sais pas travailler hein...(rires).... mais avec le cœur ça va un peu...et le courage...(rires)

Filifing Pourquoi vous avez choisi la plantation de bananes?

Berté J'ai choisi la plantation de bananes parce que avant de commencer, bon j'ai vu les jeunes qui ont fait la plantation de bananes, j'ai vu comment eux ils vivent... et si moi j'arrive à faire un peu là dedans, donc je pourrai m'en sortir quoi...

Filifing Vous vous avez eu la chance d'avoir quelqu'un qui vous appuie financièrement, est ce que vous avez pensé à demander autre façon ou à chercher autre façon de t'appuyer financièrement, avec l'état ou bien avec une ONG?

Berté Franchement moi je n'ai pas eu cette initiative là.

Filifing Donc ni l'état ni une ONG ne t'appuie? Tu as seulement que le vieux là pour t'appuyer et puis ce que tu gagnes ici, tes intérêts?

Berté Oui, c'est le vieux seul qui m'aide dans tous mes travaux.

Filifing Toi même tu n'as jamais cherché à savoir ou bien tu ne sais pas qu'il y a des gens qui appuient?

Berté Non je ne sais pas qu'il y a des gens qui veulent m'appuyer mais même si je sais, il n'y a pas de rapports entre nous, je ne connais pas le lien qui m'amène vers eux...(rires)

Filifing Mais aujourd'hui est ce que ça peut t'assurer ta vie, autrement dit ta nourriture, toutes les charges que tu as?

Berté Ça ne peux pas assurer toute ma vie mais là où nous sommes, ça m'aide beaucoup parce que ça facilite ma riziculture, les prix du besoin social, les médicaments...c'est à dire prendre en charge quoi.... d'abord en bambara (phrase en bambara)...

Filifing Autrement dit le travail n'est pas facile...

Berté Ah c'est pas facile, ça demande beaucoup d'efforts et beaucoup de surveillance aussi....

Filifing Mais puisque les jeunes sont jeunes et on suppose que eux ils sont solides, est ce que c'est une opportunité pour les jeunes de s'en sortir aujourd'hui, autrement dit d'avoir un boulot, de gagner dans la vie, de réussir dans la vie?

Berté Exactement. Les jeunes peuvent faire la banane et s'en sortir aussi.

Filifing Mais pourquoi selon vous les jeunes ne s'intéressent pas beaucoup à ça...Pourquoi selon vous?

Berté Bon, chez nous ici, les jeunes ne s'intéressent pas à la culture de la banane parce que ça demande un peu de moyens financiers, précisément la motopompe, c'est là qu'est le gros problème.

Studio Comme vient de l'avouer ce jeune exploitant de bananes, l'appui et l'information lui manque cruellement. Pourtant ces structures d'appui existent bel et bien au Mali, quelles soient publiques ou privées. L'ANPE, l'agence Nationale pour l'Emploi a justement pour mission d'aider les jeunes qui veulent créer leur propre entreprise agricole.

- Sidibé* Notre appui est surtout technique, donc nous nous n'intervenons pas financièrement et l'appui que nous apportons de façon technique se limite à l'étude technique du dossier c'est à dire une étude de faisabilité. La plupart des jeunes qui se présentent ici ne savent pas étudier leur dossier de projet donc ils viennent à nous et nous les aidons à monter techniquement les dossiers pour que les dossiers soient fiables et qu'ils soient présentables au niveau d'une institution de financement parce que nous mêmes nous ne finançons pas. Tous les dossiers de ces jeunes là sont étudiés au niveau de ces services là...Zéro francs! Aucun jeune ne peut dire ici que mon dossier a été étudié au niveau de l'ANPE et que j'ai payé telle somme, telle somme....Donc les dossiers sont étudiés, vous connaissez les bureaux d'études, une étude au niveau d'un bureau local, ça se fait autour de 200, 250 mille francs et pour certains 300 mille francs...Donc comme au niveau de l'ANPE, c'est un service public, les études sont gratuites. Nous organisons aussi des séminaires à l'esprit et à la création d'entreprises pour ces jeunes là promoteurs pour qu'ils aient des rudiments en esprit d'entreprise et après ces séminaires sur l'esprit et la création d'entreprise, les gens qui parviennent à s'installer à leur propre compte, sont pris aussi en charge au niveau de la gestion d'entreprise et à tous ces niveaux, le jeune ne débourse pas un franc!
- Studio* Une autre structure que l'état malien a mis en place c'est la Direction Nationale de l'Appui au Monde Rural. Mais comme le reconnaît son directeur, Nouhoum Sangaré, malgré tous les efforts de l'état, un des plus gros problèmes demeure l'accès des jeunes au crédit à cause de manque de garanties
- Sangaré* Le crédit agricole est vraiment connu comme un très grand problème. Les banques maliennes sont quelque peu frileuses et il y a beaucoup de problèmes pour que les jeunes puissent accéder à un crédit significatif qui leur permettrait de travailler, ça c'est vrai. Les banques généralement demandent des garanties que les jeunes n'ont pas. Vous savez que le crédit au Mali est difficile parce que il y a beaucoup d'impayés. Les gens généralement n'ont pas la culture du crédit. Il y a des gens qui pensent que il faut vraiment s'agripper à la chance de sa vie et refuser de payer alors que en cas de problème, tu n'as plus de recours, tu es bloqué et ça fait que tu bloques aussi beaucoup d'autres qui viennent après toi. Donc les gens doivent se dire que un crédit, quand tu le prends, généralement c'est pour mettre une pression supplémentaire et tu dois te dire tous les jours que tu as quelque chose à payer. En ce moment ça te donne une pression qui fait que tu es amené à faire plus. mais les gens au Mali...je pense que nous avons besoin dans ce cadre de faire beaucoup de formation et cela est prévu pour que les gens puissent vraiment mieux comprendre. L'information est capitale, ça c'est vrai.

OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

DE JEUNES PIONNIERS A LA CONQUETE DES CAMPAGNES CAMEROUNAISES VIDÉES DE LEURS HABITANTS.

Chapeau

Pour réduire l'exode rural et aménager certaines campagnes vides malgré leur potentiel agricole, le gouvernement camerounais avait lancé au tout début des années 80, dans les départements du Noun et de Ndé, à 300 kms de Douala à l'ouest du pays, un grand projet de développement agricole appelé "Projet Route du Noun". Au cœur de ce projet, l'emploi de jeunes "pionniers" originaires d'autres départements (car les natifs refusaient de s'y intéresser) à qui on donnait gratuitement des terres et qui pouvaient donc les exploiter comme bon leur semblait. Vingt ans plus tard le projet continue et a prospéré et compte plus de 550 familles. Théo Tsapi s'est rendu sur place pour rencontrer ces anciens "jeunes" pionniers, devenus pères de famille et agriculteurs à part entière.

Durée de la bande: 6'42"

Studio L'objet du projet Route du Noun qui jouissait de grosses subventions maintenant disparues, était de mettre en valeur 13 mille hectares de terres laissées à l'abandon par les jeunes du département qui avaient la réputation "d'être partout sauf chez eux"! L'objectif des 13 mille hectares n'a pas été atteint mais les 550 familles que compte le projet, réparties sur deux villages jouissent d'une école, d'un CES, d'une case de santé, de cases sociales équipées, de l'alimentation en eau et en courant, de plusieurs motoculteurs et tracteurs et de nouvelles routes pour l'évacuation des productions agricoles. A l'époque pour rentrer dans le projet il fallait être âgé de 18 ans au moins et de 36 ans au plus, savoir lire et écrire, être de bonne moralité et en bonne santé. Si vous remplissiez ces conditions, diverses primes non remboursables vous étaient versées. Takou Boniface est chef de poste agricole et encadreur de la première heure. Il est fier des réalisations agricoles du Projet.

Takou A mon arrivée ici, la culture qui était la plus vulgarisée, c'était le riz. Le riz se cultivait une fois l'an et il fallait déporter les quantités pour être usinées et c'était assez difficile pour un pionnier de faire 200, 300 Kilos. Or c'est une fois l'an, on comprend que ça ne pouvait pas leur donner assez d'argent. Moi j'ai pensé qu'il fallait apporter la culture de la tomate qui pouvait se cultiver plusieurs fois par an et qui était d'ailleurs rare dans le département. Nous avons donc pensé qu'en introduisant une culture comme la tomate qui portait des fruits à trois mois, on pouvait faire une bonne diversification. Et Monsieur Tassonyim Benoît a eu des résultats formidables, ça lui a rapporté quelque chose comme 900 mille francs, hein, en trois mois, ce qui n'est pas donné à tout le monde! C'était en plein cœur du village donc c'est ça qui a donné l'engouement à tous les pionniers de faire cette tomate qui aujourd'hui est la principale culture de la zone. C'est à partir de cette expérience que la pastèque a été introduite dans le Ndé. Aujourd'hui la pastèque est une spécificité du département du Ndé. Il y a également beaucoup d'autres cultures qui se pratiquent ici et qui avant ne se faisaient pas.

Théo Est ce que vous avez l'impression que quelque chose a véritablement changé dans la mentalité des jeunes de la localité?

- Takou* Aujourd'hui, comme dans les autres villes, le matin vous trouvez une importante masse de populations qui vont vers les champs, ce qui ne se faisait pas avant.
- Théo* De vos longues années que vous avez passé sur le terrain, qu'est ce que vous tireriez comme leçon?
- Takou* Quand on trouve sur une zone qui était vide, des gens, des maisons, tout ce qui faut pour qu'une personne vive, moi je me dis que il y a au moins le minimum vital dans le projet.
- Studio* De tous ceux qui ont participé à la construction du Projet, Kwanou Elie, pionnier lui aussi de la première heure a un parcours assez typique de ceux qui sont encore sur le terrain.
- Kwanou* J'avais le désir de travailler la terre mais chez nous au village, il y avait moins de terres. Un jour quand je fouillais un journal, j'ai vu un communiqué qui annonçait que au projet Route du Noum, on recrutait les jeunes gens qui voulaient travailler la terre. Et à cet effet, je me suis présenté immédiatement et on m'a recruté.
- Théo* Quand vous êtes arrivés sur le terrain, comment est ce que ça s'est passé?
- Kwanou* Après que le directeur ait reçu ma demande, il m'a amené sur le terrain le même jour et m'a présenté à ceux que j'avais rencontré sur place; Nous nous sommes familiarisés et nous vivions comme si on se connaissait déjà. Le directeur m'a donné tout le matériel qu'il fallait pour le travail et pour ma subsistance, comme il n'y avait pas de moyens financiers, il nous donnait de l'argent chaque fin de mois, pour nous permettre de subsister, en attendant que nous soyons prêts à produire.
- Théo* Quand vous êtes arrivé sur ce projet là, est ce que vous vous sentiez un peu isolé dans ce coin, ce n'était pas un peu désolant pour vous? Vous n'avez pas regretté d'avoir choisi de venir ici?
- Kwanou* Non, je n'ai point regretté puisque j'étais accompagné d'un ami qui était comme déjà pour moi un frère et le climat d'ici était tel que le climat du village, je n'avais aucun problème, je n'étais pas déçu. J'étais très content et nous vivions dans une harmonie totale avec tout le monde.
- Théo* Et si vous deviez faire un bilan de votre séjour sur cette terre, qu'est ce que vous en diriez?
- Kwanou* Chez nous au village, mon père même n'avait pas plus de trois hectares mais ici, je me trouve dans une grande surface de terre, ça me réjouit, je suis fier d'avoir passé ce temps ici. Parce que si je réussis à mettre tout ça en valeur, mes enfants ou bien ceux qui viendront après moi sauront que j'ai vécu ici au projet. Ça me fait ma joie.
- Théo* Est ce que vous vous sentez en sécurité? Vous pouvez vous considérer comme propriétaire de cette terre?
- Kwanou* Je peux me considérer comme propriétaire de cette terre mais il y a quelque chose qui m'inquiète: Depuis quelque temps, nous, on a voulu que l'état qui nous a installé puisse nous donner un titre qui nous permettrait d'être

propriétaires de terre. Ce qui a été commencé mais une fois on nous a dit que pour borner un terrain, pour être propriétaire du terrain, il faut que quelqu'un puisse dépenser 3000 francs par mètre carré. Alors le directeur nous a dit que c'est nous qui nous empressions pour tout ça, que pour le reste, on travaille, puisque après tout, la terre appartient à celui qui l'a mise en valeur. C'est ça qui nous reconforte un peu mais ça nous inquiète toujours puisque d'un moment à l'autre, on ne sait pas ce qui peut nous arriver.

Studio Mais cette inquiétude légitime des pionniers est en passe d'être calmée puisque dans le plan d'action 2001-2002 du projet, il est prévu de décerner à ceux qui ont mis en place leurs parcelles des titres fonciers. Mais quel bilan peut on tirer de l'expérience? Laissons la parole à Roger Njamfa, délégué agricole pour le département du Ndé

Njamfa Actuellement au moins la moitié est originaire du département donc je peux dire que ça a freiné l'exode rural au niveau du département et aussi ça a permis à ceux des départements où la pression démographique était très forte sur les terres cultivables de retrouver un lopin de terre pour mettre ne valeur leur cultures. Le département du Ndé à l'époque appelé désert parce que tous les produits étaient achetés ailleurs, est en passe de devenir le grenier de l'ouest de nos jours.

OPPORTUNITÉS POUR LES JEUNES DANS L'AGRICULTURE

UN JEUNE AGRICULTEUR BURKINA-BÉ S'EN SORT TOUT SEUL SANS L'AIDE D'AUCUNE COOPÉRATIVE

Chapeau

A 28 ans Théophile Sawadogo est un jeune paysan heureux: il vit mieux qu'un jeune cadre supérieur de la fonction publique et a construit tout seul son propre business. Il a d'ailleurs fait fi de l'aide de coopératives contrairement à l'avis général donné aux jeunes de se regrouper, car pour lui de telles structures, dans une économie libérale, sont dépassées. Crépin Hilaire Dadjo est allé le rencontrer pour lui demander ses recettes.

Durée de la bande: 4'21''

Bruits d'arrosage

Studio C'est jour d'arrosage dans le jardin maraîcher de Théophile Sawadogo un jeune homme de 28 ans basé à Kongoussi au Centre Nord du Burkina. Kongoussi, c'est la capitale du haricot vert, un légume très apprécié en Europe mais Theophile lui, a choisi de faire autre chose et il nous dit pourquoi

Théophile Moi je ne produis pas de haricots verts. Je préfère produire des produits que je peux vendre sur place et qui, même si je gagne peu, seront à mon compte. Une fois que la campagne démarre, le commerçant me dit qu'il veut tant de tonnes d'oignons et tant de tonnes de tomates pour cette campagne. Nous revenons, nous y mettons le sérieux et le paquet là dessus pour en tous cas satisfaire la commande.

Dadjo Bon est ce qu'avec le haricot vert on ne gagne pas beaucoup?

Théophile Bon le haricot vert donne beaucoup mais c'est très difficile de produire une spéculation telle que le haricot vert et l'exporter dans les pays européens et après sept ou huit mois, les gens viennent vous donner l'argent.... Je pense que ce n'est pas une bonne affaire pour moi.

Dadjo C'est à dire vos produits ont une qualité. Vous dites c'est extrêmement important pour vous de mettre des produits d'une certaine qualité sur le marché. Alors par exemple quels sont vos clients? Parlez moi de vos clients, ils sont basés où?

Théophile Bon, nos clients sont basés à Abidjan, à Lomé et ce qui est sur le marché local ainsi qu'à l'intérieur du Burkina Faso.

Dadjo Parmi les chiffres...pas chiffres mais tonnes écoulées dans les pays voisins, vous pouvez écouler combien de tonnes dans tel produit?

Théophile Je peux écouler dix tonnes d'oignons vers la Cote d'Ivoire que je viens de vous le dire et les tomates c'est les togolaises.... La tomate il faut dire que ça peut dépasser les dix tonnes, en allant de dix à vingt...

Dadjo Si j'ai bien compris, vous travaillez à titre individuel, vous êtes votre propre employeur...bon vous pensez que c'est une bonne idée? On peut réussir tout seul loin des coopératives?

- Théophile* Oui en tous cas à mon avis on peut réussir tout seul si le sérieux et la volonté sont en première position.
- Studio* Aujourd'hui la plus grosse coopérative de haricots verts, l'Ascobam est fermée pour cause de mauvaise gestion. Mais Théophile Sawadogo lui travaille toujours et emploie même 7 personnes. Un de ses secrets c'est qu'il est passé par une école de formation d'agriculture: le Centre de Promotion rurale de Kongoussi. Le CPR, école vieille de plus de 30 ans est particulièrement rigoureuse dans la sélection de ses élèves puisque seul un dixième des candidats est admis chaque année. Pour les heureux élus, Théophile Sawadogo représente un bon exemple de jeune entrepreneur agricole. Le directeur de cette école, Etienne Madi Dianda fait le point sur ses qualités.
- Dianda* Le cas de Théophile...j'ai été le voir et j'ai même initié une sortie avec la 25^{ème} promotion...accompagné de tous les animateurs nous sommes allés.. nous sommes allés lui rendre visite...c'est pour d'abord l'encourager et aussi pour qu'il puisse échanger avec les jeunes et partant de là, étant dans une situation assez crédible, les jeunes en voyant cela pourront prendre l'exemple, <ça va freiner non seulement l'exode rural mais également avec les activités économiques qu'il mène, ils pourront bien sûr en bénéficier et partant de là, améliorer leurs conditions de vie.
- Dadjo* Mais pourquoi êtes vous allé précisément chez lui, Théophile Sawadogo, et non pas chez un autre?...Autrement dit qu'est ce qui vous a émerveillé ans son cas à lui?
- Dianda* Bon nous avons vu qu'il faisait des spéculations variées telle que la tomate, il fait l'oignon, il fait la laitue, il fait beaucoup d'autres choses...
- Dadjo* Est ce que c'est le seul aspect physique que vous avez là qui vous a émerveillé ou bien il y a toute une idée derrière ça?
- Dianda* Avant que nous partions, je l'avais déjà contacté et j'ai pu aussi voir son cahier de gestion. Quand on travaille et qu'on a pas de documents de gestion, c'est très difficile de faire un bilan sur...en fin de campagne. Mais vraiment sa situation nous a beaucoup émerveillé et nous l'encourageons...nous pensons que beaucoup de jeunes, l'ayant vu en activité, prendront son initiative.